par M. Hétru, horticulteur à Tandon près Montpellier, sont déposés sur le bureau.

M. Fournier, secrétaire, annonce qu'il a reçu de M. Barrandon, de Montpellier, des échantillons de *Brassica humilis* DC., pour être distribués à quelques membres de la Société (1).

M. J.-E. Planchon, vice-président, rend compte de l'herborisation faite le 9 juin, au Pic de Saint-Loup :

RAPPORT DE **M. J.-E. PLANCHON** SUR L'HERBORISATION DIRIGÉE PAR LUI, LE 9 JUIN, AU PIC DE SAINT-LOUP.

Le Pic de Saint-Loup, *Mons Lupi* des anciens botanistes, s'élève au nord de Montpellier, à la distance d'environ 18 kilomètres en ligne directe. Ce n'est pas, comme semblerait l'indiquer le nom de *pic*, un mamelon isolé, mais un chaînon de montagnes à crête très accidentée, qui se dirige de l'est à l'ouest sur une étendue approximative de 18500 mètres. Il est divisé dans sa longueur en deux croupes très inégales, dont la plus haute, formant le principal massif de la montagne, s'élève à 659 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le versant méridional de la chaîne s'abaisse par des pentes plus ou moins roides, à l'ouest jusqu'à la petite plaine de Cazevielle, portion orientale du plateau montueux de Viols; à l'est jusqu'au vallon de Mortiès, îlot de terrain de lias enclavé dans un cercle de marnes supraliasiques qui se font remarquer de loin par leur teinte gris de plomb et leur surface profondément ravinée. Le versant nord, presque partout inaccessible, dresse, au-dessus des talus rapides de sa base, un rempart continu de rochers à pic, dominant vers l'ouest le bassin fluvio-lacustre (calcaire tertiaire d'eau douce) du Mas de Londres; vers l'est, le bas-fond néocomien, qui s'étend entre le Saint-Loup et l'Ortus. Cette dernière montagne, bien moins haute que le Saint-Loup, lui présente presque en ligne parallèle la corniche abrupte qui forme sa crête. Elle semble s'en être séparée par un déchirement violent; mais ici l'apparence est trompeuse, car la masse du Saint-Loup appartient à la formation jurassique (étage oxfordien), et celle de l'Ortus à la formation crétacée (étage néocomien).

Malgré sa faible hauteur absolue, le Pic de Saint-Loup joue un peu la grande montagne. Vu de Montpellier, il forme le trait saillant de cette vaste ceinture montueuse qui s'étend de l'ouest à l'est par le nord, comprenant dans son horizon visible les collines de la Gardiole, les crêtes dénu-

(1) M. Barrandon, prévoyant que la Société ne pourrait rencontrer cette intéressante espèce dans le cours de ses excursions, avait eu l'obligeance d'aller la recueillir, à une lieue au delà du Pic de Saint-Loup, avec l'intention expresse de lui en offrir des échantillons.

dées de la Sérane, la ligne uniforme du bois de Valène, les cimes longtemps neigeuses des Cévennes, et souvent, perdus dans le lointain, les Pyrénées, le Mont-Ventoux et les Alpes dauphinoises.

Placé presque au premier plan de ce tableau, le Saint-Loup s'y dresse fièrement comme un avant-poste des basses Cévennes, et ferme de ce côté la région traditionnellement considérée comme siége de la flore locale de Montpellier. Sa végétation est, du reste, tout à fait méditerranéenne. Le Chêne-vert et le Thym y croissent dans les rocailles; le Laurier des poëtes (*Laurus nobilis*) y trouve asile dans un recoin inaccessible de la crête, non loin du sommet, et quoique la plaine que surplombe le versant nord du Saint-Loup soit plus froide que les pentes exposées au sud des basses Cévennes, elle présente néanmoins comme elles un caractère méridional.

Du reste, la variété des expositions, la diversité des terrains qui se groupent autour du Saint-Loup, tout concourt à donner à cette montagne, en y joignant les plaines et les collines adjacentes, une végétation des plus riches. C'est là ce qui lui a fait une réputation séculaire dans les fastes de l'herborisation. En y conduisant, le 9 juin 1857, la vaillante caravane de la Société botanique, nous étions heureux de fouler les traces de Lobel, de Clusius, de Richer de Belleval, de Magnol, de Sauvages, de Gouan, de De Candolle, de Delile et de Dunal, glorieux éclaireurs de cette classique région.

Deux grandes routes conduisent de Montpellier au voisinage du Pic de Saint-Loup : celle de Ganges à l'ouest et celle de Quissac à l'est. On quitte la première au plateau de Viols, pour suivre à pied la pente méridionale du mont. C'est le sentier battu des gens du monde. La seconde permet d'aller en voiture jusqu'à Tréviès. Là commence l'ascension pédestre. On peut la faire de deux façons : en suivant un sentier qui rampe par degrés sur le flanc méridional du mont, ou bien en gravissant, à travers les blocs de rochers et les broussailles, la crête orientale de la chaîne. Pour accomplir cette dernière escalade, les vétérans de notre troupe retrouvent leurs jambes de vingt ans.

Partis en voiture de Montpellier, à deux heures et demie du matin, nous sommes arrivés à Tréviès à cinq heures. Aussitôt l'avant-garde se dirige vers le château de Montférand, ruine pittoresque qui couronne la petite croupe orientale du Saint-Loup. C'était autrefois un château-fort appartenant aux évêques de Maguelonne. Il n'en reste aujourd'hui que des pans de mur, des tours démolies, des décombres amoncelés. Pour arriver à ces ruines, nous traversons le petit village de Saint-Mathieu de Tréviès, situé dans le terrain lacustre (calcaire tertiaire d'eau douce); et bientôt, sur ce terrain spécial, deux plantes attirent notre attention. L'une est l'*Astragalus incanus*, que découvre l'œil exercé de M. Cosson. C'est une espèce rare pour Montpellier, où nous ne la connaissions encore que dans le voisinage d'Assas, également sur le calcaire d'eau douce. L'autre plante est le *Cneo-*

rum tricoccon. Très commun sur la chaîne de Gardiole et sur la montagne de Cette (terrain oxfordien, oolithes, dolomies), cet arbuste ne se retrouve ensuite dans nos environs que près de la montagne de Mounié, non loin de Tréviès, et dans la localité nouvelle que nous venons de signaler. On sait qu'il végète en abondance dans les rocailles néocomiennes de la Clape, près de Narbonne, preuve qu'il n'a pas de préférence exclusive pour une seule formation calcaire.

Sur les ruines de Montférand, à 469 mètres d'altitude, on rencontre déjà, comme des sentinelles avancées, quelques plantes de la haute crête du Saint-Loup. Tels sont, par exemple, le *Saxifraga pubescens*, le *Silene Saxifraga* et l'*Alyssum spinosum.*

Descendus de Montférand, nous franchissons rapidement la dépression qui sépare les deux croupes du Saint-Loup. Il s'agit d'aborder la plus haute par sa crête orientale. *Hic opus, hic labor est.* C'est une véritable prise d'assaut. On s'élance intrépidement à la conquête des plantes. Ici, c'est l'*Hieracium stelligerum*, rarissime espèce que nous retrouverons plus abondante et plus accessible à Saint-Guilhem-du-Désert; elle croît mêlée à l'*Hieracium amplexicaule*, et à des formes pour nous ambiguës de l'*Hieracium murorum*. Là, ce sont des touffes de l'*Erodium petræum*, petit sous-arbuste à feuilles musquées, à grandes fleurs roses, délicates et trop fugaces: la plante est spéciale au Saint-Loup, dans la région de Montpellier. Çà et là, sur les rochers, on cueille l'*Alsine mucronata* Dans les crevasses ombragées, quelques pieds de Belladone semblent rappeler que ces roches dénudées ont été autrefois couvertes d'une végétation touffue. Partout s'étalent sur le roc grisâtre les brillantes touffes roses du *Saponaria ocymoides;* le *Ribes alpinum* fleurit obscurément dans les crevasses; le *Saxifraga pubescens* forme des coussins bombés sur le flanc des précipices, où la Férule (*Ferula glauca*), le Lis Martagon (très rare), le *Cerasus Mahaleb*, l'*Amelanchier vulgaris*, le *Coronilla Emerus*, semblent fuir à dessein les atteintes du botaniste.

Enfin, après deux heures d'ascension, nous sommes tous réunis au sommet du pic, autour la chapelle de l'ermite et du signal de Cassini. Il est dix heures : un soleil trop vif diminue l'effet, encore admirable, du tableau qui se déroule à nos regards. On cueille au bord du puits de la chapelle le *Rumex scutatus*, et près de la tour du Signal, quelques branches du *Rhamnus alpinus*.

A onze heures commence la descente. Elle s'opère rapidement et sans fatigue par le sentier qui se rend à la ferme de Cazevielle. Rien de bien remarquable sur la route, au moins pour des botanistes méridionaux. M. Timbal-Lagrave y retrouve son *Lotus Delorti* de Narbonne, que nous confondions jusqu'à présent avec le *Lotus corniculatus*.

La petite plaine de Cazevielle est au pied du versant méridional du Pic de

Saint-Loup. Les plantes intéressantes nous appellent de l'autre côté du pic, dans le bassin de calcaire d'eau douce du Mas de Londres.

Partis de la ferme de Tourrière, nous franchissons la crête du pic (assez basse en cet endroit) par le col du même nom, en laissant sur la droite une tour carrée qui nous explique le mot *tourrière*. Sur les rochers se présente assez fréquemment le *Linaria supina*, connu des botanistes de Montpellier sous le nom de *Violette de Saint-Loup*. Sa fleur, en effet, exhale l'arome de la violette ; ailleurs elle est presque toujours inodore, sans que cette diversité s'accompagne d'aucune différence appréciable dans les caractères. Avis à ceux qui séparent comme espèces l'*Orchis fragrans* et l'*Orchis coriophora*.

On descend du col de Tourrière dans le bas-fond du Mas de Londres, par un chemin en zigzag qui serpente entre les rochers. C'est là que nous allons cueillir au premier printemps l'*Arabis verna*.

Plus bas, dans les argiles lacustres, une moisson nouvelle se présente aux botanistes. C'est ici par excellence la région des Lins. Le *Linum salsoloides* y prédomine, étalant partout ses fleurs blanches, lavées de rose. A côté viennent le *Linum campanulatum*, aux grandes corolles jaunes ; le *Linum narbonense*, aux fleurs d'uu bleu si pur et si vif ; le *Linum tenuifolium*, qui ressemble par les fleurs au *Linum salsoloides*. Une autre plante à citer est le *Carduncellus Monspeliensium*, qui se retrouve plus près de Montpellier, dans les argiles du terrain lacustre de Grabels.

Les plus intrépides d'entre nous vont chercher sur le versant du Saint-Loup le *Pæonia peregrina*, dont les fleurs sont depuis longtemps passées, mais qui présente encore dans ses fruits deux variétés remarquables : l'une à carpelles parfaitement glabres, l'autre à carpelles veloutés.

La saison est trop avancée pour aller cueillir, près du moulin du Renard, dans les argiles du terrain lacustre, le *Diplotaxis humilis* Gren. et Godr. (*Brassica humilis* DC.). Cette singulière espèce, d'abord connue en ce seul endroit, a été retrouvée récemment sur le Causse de Blandas, près de Montdardier (Gard), par notre ami, le docteur Diomède Twezkiewicz, et nous croyons aussi dans une localité d'Espagne, par M. le docteur Bubani.

Au Mas de Londres nous sommes déjà dans les terrains cultivés, et l'intérêt de l'herborisation s'affaiblit, bien qu'il y ait encore à glaner dans les friches et les prairies des environs. Mais on a marché dix heures de suite, les boîtes sont pleines, et nous sommes charmés d'atteindre Saint-Martin de Londres, d'où les voitures nous ramènent à Montpellier en deux heures et demie.

M. J. Gay déclare que les trois échantillons d'*Hieracium* qui lui ont été présentés au retour du Pic de Saint-Loup doivent être rap-

portés à l'*H. amplexicaule*, tandis qu'il a reconnu la plante de Saint-Guilhem pour l'*H. stelligerum*.

M. E. Planchon dit avoir récolté, il y a deux ans, le véritable *H. stelligerum* au Pic de Saint-Loup. On y trouve aussi une forme intermédiaire entre les *H. stelligerum* et *murorum*.

M. Martins dit qu'il a cueilli avec M. Godron l'*H. stelligerum* à Saint-Guilhem. L'identité de l'espèce cultivée au Jardin des plantes de Montpellier a été reconnue par M. Jordan.

M. de la Perraudière ajoute que l'*H. stelligerum* du Pic de Saint-Loup, croissant dans des fentes de rochers très difficiles à gravir, est presque inaccessible aux botanistes.

M. le docteur Touchy rend compte de l'herborisation faite le 10 juin aux bois de la Moure et au Port-Juvénal :

RAPPORT DE **M. le Dr TOUCHY** SUR L'HERBORISATION FAITE, LE 10 JUIN, AUX BOIS DE LA MOURE ET AU PORT JUVÉNAL, ET DIRIGÉE PAR MM. CHATIN ET TOUCHY.

Réunis sur la place du théâtre, à six heures du matin, nous avons pris, à l'est de la ville, la route de Mauguio. En traversant le Lez, on a remarqué sur les deux rives le *Nasturtium variifolium* (bonne espèce et non variété du *N. amphibium*) et, dans l'eau, le *Jussiæa grandiflora*, plante de l'Amérique du nord, aujourd'hui tellement naturalisée dans le Lez qu'elle nuit à la navigation. Elle fleurit abondamment vers la fin de l'été, mais ne fructifie jamais ; elle existait déjà dans la rivière en mai 1808, époque où elle y fut observée par De Candolle en présence même de l'auteur de ce rapport. Les deux rives du Lez sont coupées dans un sol sablonneux, appartenant au terrain tertiaire fluviatile supérieur, ainsi que le prouvent les mollusques fluviatiles et terrestres à demi fossiles, mis à jour sur toutes les berges.

Parvenus à la Campagne-Limousin, à 4 kilomètres de Montpellier, nous avons laissé à droite les tertres de Gramont et observé à gauche la belle plaine de Mauguio, couverte de vignes et de moissons ; cette partie de la route nous a présenté quelques plantes, le *Lycium barbarum*, le *Convolvulus intermedius* Lois., toujours stérile, hybride des *C. Cantabrica* et *lineatus*.

Au delà de la Plauchude, le sol se relève et change de nature ; nous arrivons sur le terrain quaternaire (diluvium alpin) formé de galets arrondis, fluviatiles, presque tous siliceux, dont l'origine est encore un problème pour les géologues. C'est à la nature de ce terrain que paraît due la qualité du vin de Saint-Georges, qualité qui se retrouve à peu près partout où le sol est le même. Nous avons observé en grand nombre les *Cistus monspeliensis*, *C. salvifolius*, *Spartium junceum*, *Lavandula Stœchas* et quantité d'autres plantes.